

Michel Ange



Lumière, tons écrus, couleur parcimonieuse, tout concourt à des images de grande beauté. C'est la moindre des choses, puisqu'il s'agit du génie de la Renaissance. Reste que cette beauté est une ascèse. Film dépouillé, *Michel-Ange* est un portrait sans concession du peintre mais surtout du sculpteur, montré comme un besogneux visionnaire, un demi-fou à la fois humain et cruel, se tuant à la tâche dans ses projets titanesques. Le film a le mérite de décrire le rôle violent exercé par des mécènes puissants, les deux grandes familles rivales de l'époque (les Médicis et les Della Rovere). Andreï Kontchalovski montre ainsi qu'hier, pas moins qu'aujourd'hui, l'art, le commerce et la politique étaient étroitement liés. — J.M.

VATICINANT sur les routes de Toscane, miné par ses problèmes d'argent, écartelé entre les familles rivales des papes Jules II et Léon X, écrasé par leurs commandes colossales, obsédé par la recherche du marbre le plus pur, du bloc le plus gros... Tel est le Michel-Ange hanté par la recherche de l'absolu et rongé par l'idée de retomber dans la fange que peint avec puissance le cinéaste russe Andreï Konchalovsky. Il suit l'artiste florentin sur sept années cruciales, de l'achèvement de la chapelle Sixtine aux aléas de la commande du tombeau de Jules II.

Douce campagne toscane et bas-fonds de Rome, château des Malaspina et carrières de Carrare : certains plans, de toute beauté, sont de véritables tableaux. Mais, du fond de l'image sourd une musique lourde de menaces, préfigurant le tragique d'une existence malgré les fastes de la Renaissance. Car l'idée du Mal ne cesse de hanter cet artiste aussi sensuel que religieux, toujours insatisfait, paranoïaque vis-à-vis de ses fidèles assistants, et vilipendé pour trahison et parjure. Konchalovsky est allé chercher un acteur inspiré, Alberto Testone, au visage marqué, pour ce portrait du génie en humain trop humain, du créateur sublime en créature parfois grotesque. A croire que qui fait le Michel-Ange fait la bête... Une fresque éclatante de vie, et qui ne laisse pas de marbre !

David Fontaine

(Génie à en bouillir !)



Michel Ange

l'Humanité

Michel-Ange ou la vision radicale d'une âme de marbre

Andreï Konchalovsky, le grand cinéaste russe, réalise, à plus de 80 ans, un chef-d'œuvre de vitalité et de véracité, portant le cinéma au rang d'art sacré.

Dans les années 1960, Andreï Konchalovsky, alors jeune cinéaste, commence sa longue carrière en réalisant deux chefs-d'œuvre devenus des « classiques du cinéma » : *le Premier Maître*, adapté de la nouvelle de l'écrivain kirghiz Tchinguiz Aïtmatov, et *le Bonheur d'Assia*, peinture « humaine, trop humaine » de l'existence d'une jeune kolkhoziennne. Aujourd'hui, avec *Michel-Ange*, Andreï Konchalovsky nous offre une nouvelle leçon de cinéma.

Petit-fils du peintre Piotr Konchalovsky, dont il a adopté le nom, et arrière-petit-fils de Vassili Sourikov, du mouvement des ambulants, dont on peut voir les œuvres magistrales à la galerie Tretiakov de Moscou, Andreï Konchalovsky a la connaissance de ce qu'est la vie artistique mais, surtout, du fait qu'elle n'a intérêt à être « montrée » que dans la restitution spirituelle, physique et quotidienne d'une époque.

Nourri au lait et à la poussière de marbre

Avec *Michel-Ange*, il s'agit de la Renaissance florentine dont le cinéaste, empreint de savoir, donne une « vision », tel un témoin de ces temps dantesques, nous entraînant nous-mêmes, spectateurs, dans cette folie cinématographique. Celle du combat pour la création d'un monstre artistique aux prises avec les rivalités de pouvoir entre les familles Della Rovere et Médicis, les papes, Jules II puis Léon X. Celle d'un homme tourmenté par la suspicion, que les angoisses, les cauchemars, les hallucinations poussent à un terrible examen personnel, et obsédé par la recherche et l'achat possible du plus beau marbre d'Italie.

Michelangelo Buonarroti, dit Michel-Ange, né dans une famille noble mais pauvre, a été confié, comme le raconte Giorgio Vasari, le premier historien de l'art au XVI^e siècle, qui le connaissait bien, à une femme dont le mari était tailleur de pierre. Nourri au lait et à la poussière de marbre, Michel-Ange arpente plus tard Carrare comme un fou face à ses blocs de marbre gigantesques qu'il faut transporter de la montagne jusqu'à la mer afin de les déposer sur des bateaux. Jusqu'à maintenant, seul Werner Herzog avec son *Fitzcarraldo* nous a offert des séquences délirantes dans lesquelles l'homme, tel un envoyé de Dieu, est aux prises avec des éléments qui dépassent non seulement ses capacités physiques, mais le plongent dans une folie qu'il tend à rendre collective. Andreï Konchalovsky filme en longs plans-séquences ces scènes de véritable combat humain à

L'acteur italien
Alberto Testone,
qui incarne
le génie créatif,
crève l'écran.

l'aide de six caméras faisant de ce moment un morceau de cinéma exceptionnel.

Son *Michel-Ange* sent la sueur, la mort, le sang, la maladie, la saleté, la promiscuité qui caractérisaient cette époque. Nous y sommes, nous y croyons, croisant un jeune Raphaël, railleur, arrogant dans les rues de Florence, et nous partageons les violences, les douleurs de cet homme à l'orgueil surdimensionné, roublard, cupide et finalement fragile qu'était Michel-Ange. L'homme au nez cassé au cours d'une rixe, assez monstrueux physiquement, magnifiquement incarné par Alberto Testone, un acteur italien passionné de Pasolini, crève l'écran sous nos yeux : Michel-Ange revit dans sa cruelle vérité ; grâce au travail hautement inspiré, la remarquable sincérité et toute l'humanité du cinéaste russe qu'est Andreï Konchalovsky. ●

M. L.

Michel-Ange

Les Echos

Dans son nouveau film, Andreï Kontchalovski s'attaque au « monument » Michel-Ange et déjoue les figures imposées du biopic. Cette évocation surprenante, à la fois artistique et politique, mérite le détour.

Il a connu les diktats impitoyables du système soviétique qui lui ont valu d'être censuré avec l'un de ses plus beaux films : « Le Bonheur d'Assia » (1966). Il a connu les desiderata parfois liberticides des grands studios hollywoodiens avec plusieurs fictions passionnantes – « Maria's Lovers » (1984), « Tango & Cash » (1989) – qui ont rencontré d'importants succès critiques et publics. Dans sa longue carrière, Andreï Kontchalovski a toujours su emprunter les chemins de traverse et surprendre. A quatre-vingt-trois ans, le cinéaste inclassable n'a pas renoncé à fonder des projets originaux.

La preuve avec « Michel-Ange », un film qui ne ressemble en rien aux biopics interchangeables qui envahissent si souvent les écrans.

Florence, début du XVI^e siècle. Épuisé par le chantier du plafond de la chapelle Sixtine, Michel-Ange, malgré l'admiration de ses pairs, survit dans des conditions précaires. Lorsque son exigeant mécène le pape Jules II, de la famille Della Rovere, passe de vie à trépas, l'artiste se retrouve pris au piège d'un redoutable imbroglio. Missionné pour trouver le marbre le plus beau et bâtir le tombeau du défunt, il doit accepter parallèlement une commande de la famille du nouveau pape Léon X, les Médicis, pour réaliser la façade de la basilique

San Lorenzo. Faut-il obéir aux uns ou aux autres ? Quelle place pour l'art et la morale dans un monde ravagé par les ambitions politiques ?

Le marbre et le souffle

L'évocation d'un artisan autant que celle d'un artiste, la description de la Renaissance, aux antipodes des poncifs académiques... Dans « Michel-Ange », Andreï Kontchalovski met en scène son immense personnage avec audace et refus de l'édification tant l'artiste, devant sa caméra, est souvent dépeint comme un homme de son temps parmi d'autres, réduit à composer avec la cruauté, la violence sanguinaire et la pauvreté qui l'environnent. Contraint de louvoyer entre deux familles ne jurant que par le pouvoir, le paradoxal Michel-Ange de Kontchalovski, à la fois affligé par sa condition de quasi-misérable et hanté par ses projets mégalomanes, subit un conflit de loyauté majeur, souffre de sévères troubles psychologiques et ne vit plus que pour dénicher et sculpter ce fameux marbre qui l'obsède.

Le cinéaste filme les contradictions et la quête éperdue de son héros avec un étrange mélange de ferveur et de distanciation, un cocktail éminemment personnel qui donne tout son prix à ce saisissant portrait : celui d'un géant à hauteur d'homme. — **O. D. B.**